

L'Abeyille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 4100.

Enregistre à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.00
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$250

CENTENAIRE DE LA MORT DE NAPOLEON

Le centième anniversaire de la mort du plus grand des capitaines ne pouvait laisser indifférent le peuple dont il avait été une des gloires les plus rayonnantes. Depuis fort longtemps un comité d'initiative privée, mais composé des personnalités les plus saillantes du monde artistique et littéraire de France, avait entrepris la lourde tâche de commémorer dignement ce grand anniversaire. Ce comité avait à sa tête, M. Driault, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Paris et une des plus hautes autorités en matière d'études approfondies sur le caractère et la portée de l'œuvre de Napoléon. C'est lui qui depuis quinze ans travaille assidûment à créer un mouvement d'études napoléoniennes au point de vue strictement historique et véridique. L'organisation des cérémonies et fêtes du centenaire avait été également confiée par le Comité Général à M. Contamine de Latour, Secrétaire général du Comité Exécutif, grand historien, journaliste, et écrivain, qui, sans relâche et en face de très grandes difficultés, a mis sur pied les cérémonies qui viennent d'avoir lieu, que la nation entière n'oubliera jamais et qui rendent un juste hommage au plus grand homme des temps anciens et modernes. Il était du reste très habilement secondé par ses collaborateurs dévoués, M. Martin, trésorier du comité, chargé de l'organisation matérielle, une très grosse besogne, et MM. Léon Gansset et A. Augustin Rey, qui tous les deux ont payé largement de leur personne et de leur temps pour que l'événement considérable que l'on devait commémorer le soit avec toute la pompe et la grandeur que la Nation Française sait donner en des occasions de ce genre. Il est juste d'ajouter que le gouvernement français s'est associé de grand cœur à ces manifestations et a fourni toutes les facilités voulues pour les rendre à jamais mémorables. Il faut cependant "rendre à César ce qui revient à César," et c'est le Comité des Cinq, dont je viens de mentionner les noms, qui depuis la décision prise de commémorer dignement le centenaire de la mort du vainqueur d'Austerlitz et de Wagram, est resté sur la brèche et avec un esprit de persévérance admirable pour que les historiens futurs puissent dire que les aigles de Napoléon ont plané dans toute leur splendeur au dessus de ce grand Paris et de ce peuple Français "qu'il a tant aimé," les 4 et 5 mai dernier. La France a su rendre un hommage grandiose à celui qui l'avait ceinte d'une couronne auguste de gloire impérissable. Le peuple entier, sans distinction de caste, de religion ou d'idées politiques, les 4 et 5 mai, a mis de côté ses occupations, pour se constituer en grandes phalanges qui au Trocadéro, à Notre Dame, à la Sorbonne, sur la voie plus que jamais triomphale des Champs Elysées et aux Invalides ont salué de leurs vivats et de leurs acclamations intenses le souvenir prestigieux de celui dont le nom seul évoque en traits fulgurants la Victoire et la Gloire. Venant psychologiquement à la suite du plus Grand Triomphe des armes françaises, après la plus grande des guerres, au cours de laquelle l'armée française a écrit en lettres impérissables sur les drapeaux de son pays des noms qui sonnent la libération de la race humaine à chaque fois

qu'ils sont prononcés, la commémoration du centième anniversaire de la mort de Napoléon a fourni l'occasion de rendre un nouvel hommage aux héros de Verdun et de la Marne, dignes descendants de ceux d'Iéna, de Marengo et d'Austerlitz. Le tricolore des temps Napoléoniens si beau et si majestueusement triomphal semblait éblouissant sous la lumière éclatante des victoires de la guerre mondiale. Verdun, la Marne, Château-Thierry, St. Mihiel, l'Argonne donnaient encore un plus grand relief à Arcole, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Iéna et Wagram. Les aigles de Napoléon se sont échappés du tombeau où dormait depuis cent ans le grand vainqueur de la Prusse et de ses alliés afin d'aller se percher à nouveau sur les drapeaux de France qui se trouvaient en territoire ennemi et rappeler au teuton fourbe et obstiné que la Victoire est fille de la France depuis déjà longtemps. Et l'Arc de Triomphe de l'Etoile s'est auréolé d'une luminosité intense pour former un cadre d'une grandeur incomparable dans lequel se profilaient les ombres géantes de Napoléon et du Poilu Inconnu.

ANDRE LAFARGUE.

INDEPENDANCE

Dans le décor morose et le demi-silence d'un quai de gare rurale, pendant que nous attendions le train qui devait nous rendre au tourbillon de la ville quelqu'un près de moi prononça ces paroles: "L'indépendance est le bien suprême, le seul qui me tente et que je veuille acquérir. Si je savais ne pouvoir vivre indépendant, j'aimerais mieux dès cette heure, renoncer à tout."

Je tournai mes yeux vers celui qui parlait ainsi. Il pouvait avoir vingt ans et le prestige de cette jeunesse, de son audace et de sa confiance en la vie l'environnait comme d'un rayonnement. La femme au front triste sous les cheveux blancs, à qui s'adressait cette téméraire profession de foi, releva un peu la tête et murmura lentement: "Pauvre enfant!"

Devant cette jactance de celui qui ne connaissait pas la vie, et cette lassitude attristée de celle qui paraissait la connaître trop, je me pris à songer. Que faire en une gare... en attendant le train? Je me disais que les mots ont de bizarres fortunes. Celui d'indépendance qui n'a jamais correspondu à nulle réalité humaine vient cependant avec la plus claire assurance sur les lèvres des hommes; ceux qui sont jeunes y croient comme à leur propre existence et les autres, quand ils ne font pas semblant d'y croire aussi, se taisent pour ne pas dire ce qu'ils en savent.

Combien faudra-t-il d'années à ce superbe adolescent pour connaître enfin que le bien suprême auquel il souhaite vouer sa vie est plus irréel que le nuage de fumée bleue qui s'élève là-bas de je ne sais quel feu de forêt? Ce néant lui sera-t-il révélé soudainement ou par successives leçons? Qu'importe! Il saura un jour que tous les êtres dépendent étroitement les uns des autres et que ni dans sa vie matérielle, ni dans sa vie morale ni dans sa vie intellectuelle, l'homme ne peut être indépendant. Toutes les manifestations de l'être sont à la merci d'accidents ou de circonstances sur lesquelles il n'est laissé nulle prise à sa volonté.

Nous ne pouvons faire un pas sans qu'on nous heurte plus ou moins brutalement et sans heurter quelqu'un nous-même. Nous n'avons le pouvoir ni de manger, ni de boire, ni de dormir, ni de travailler, ni même de penser, sans avoir besoin, pour cela, de la collaboration immédiate ou lointaine d'une infinité d'êtres ou de choses. Nous n'avons la liberté de nos mouvements ou de nos paroles que dans une mesure extrêmement restreinte; nous dépendons, dans le cours ordinaire et matériel de l'existence, de nos proches, de nos amis, de nos gouvernements établis, de nos fournisseurs, de nos domestiques, de notre état de santé, de notre situation de fortune,

de notre caractère, du temps qu'il fait et de tout. Nous sommes à chaque instant à la merci de la tuile qui peut se détacher d'un toit et nous assommer, de la pierre du chemin sur laquelle, en un moment d'inattention, vous pouvez bûter et choir, du convoi qui peut dérailler, de la voiture qui peut se briser à un tournant de route, de la panne qui dérange tous les plans d'une excursion longtemps à l'avance projetée et préparée, etc.

Révérons-nous de nous passer de nos semblables, de renoncer à tout l'attrait de la vie civilisée, de fuir au fond de quelque thésaïde pour y mener la primitive existence des ermites qu'il nous faudrait encore compter avec la maladie, les intempéries, les nécessités physiques auxquelles nous resterions forcément soumis.

Au surplus, l'indépendance d'un seul homme causerait un tel bouleversement social; il lui faudrait pour s'établir causer tant de dégâts, attenter à tant de petites libertés chères à autrui, qu'elle apparaîtrait aux yeux de tous comme une chose monstrueuse. Il est vrai que bien des choses monstrueuses sont tolérées dans le monde, mais pas de cette espèce-là.

La liberté, qui est, elle aussi, une grande utopie, conserve cependant le bénéfice de certaines apparences. On est libre dans la mesure où l'on possède assez de force pour triompher des obstacles qui barrent la route de l'idéal que l'on s'est choisi. Mais il n'en est pas ainsi de l'indépendance. Celle-ci n'est que le mirage placé par le destin devant les yeux de vingt ans afin de leur atténuer la longueur et la grisaille du chemin à parcourir. C'est du reste un mirage charmant que l'on continue toute la vie à regretter et à chérir comme s'il ne nous avait point déçu.— Presse, Montréal.

DECLARATION DU PRINCE

NAPOLEON

à l'occasion du centenaire de Napoléon 1er

On nous communique le document suivant:

La France vient de commémorer le centenaire de la mort de Napoléon.

Bannissant les dissidences politiques et l'esprit de parti, elle s'est souvenue, non seulement, du maître incomparable de la guerre, mais aussi du puissant organisateur qui a reconstruit la société française et l'a fondée sur des bases si solides qu'à travers tous les changements de régime, l'édifice qui nous abrite depuis cent ans résiste à tous les assauts. Elle a reporté sa gratitude sur le génie prodigieux qui, après un siècle, a été l'inspirateur, le guide de nos héroïques armées d'aujourd'hui.

La France a rendu à la mémoire de Napoléon un hommage national: Unis dans une même pensée, notre vaillante jeunesse et ses glorieux chefs ont entouré sa tombe: l'Épopée d'aujourd'hui est venue saluer l'Épopée d'autrefois.

Seuls les grands peuples célèbrent les grands héros.

Exilé, je n'ai pu m'associer à la commémoration du chef de ma race, mais je n'oublie pas les devoirs que m'impose mon nom.

La France est victorieuse. Elle a retrouvé ses provinces tant aimées, elle est auréolée d'une gloire immortelle. Si de nouveaux périls la menacent, elle saura y faire face avec la calme résolution qu'elle a montrée depuis sept ans.

Puisse l'union de tous être plus étroite que jamais. Puisse chacun comprendre que le premier des devoirs est de servir la France en apportant un loyal concours à tout gouvernement réparateur et pacificateur. Si ce gouvernement est assez large pour comprendre tous les Français, assez avisé pour concilier l'ordre politique et le progrès social, assez vigilant pour contenir l'ennemi du dehors, il n'aura pas d'ennemis plus formidables que les admirateurs de Napoléon.

LES ORIGINES DU GAZ

C'est dans les dernières années du XVIIIe siècle que, presque simultanément, l'ingénieur français Philippe Lebon et l'Anglais William Murdoch découvrirent le gaz d'éclairage, et Lebon, avec une intuition de génie, comprit dès la première heure toutes les conséquences de sa découverte et le brillant avenir qui lui était réservé. "Mes bons amis, disait-il à son entourage incrédule, je vous chaufferai et vous éclairerai si bien que la nuit vous verrez comme dans le jour." Ces espérances ont été d'ailleurs largement réalisées et, après des débuts un peu lents, l'industrie du gaz n'a cessé de se développer et de se perfectionner.

L'expérience de Lebon consistait à chauffer du charbon en vase clos, c'est-à-dire à l'abri de l'air; il se dégage alors une fumée noirâtre qui brûle avec une flamme éclairante. Cette fumée c'est le gaz brut tel qu'il sort à l'usine des appareils de fabrication et sa couleur brune est due au goudron qu'il entraîne avec lui. A la place du charbon introduit nous retrouvons une masse poreuse qui est le coke.

Gaz, coke, ammoniac et goudron, tels sont les produits principaux de la distillation de la houille; l'épuration du gaz nous permet en outre de récupérer de nombreux sous-produits, en particulier de l'ammoniaque.

LES PREMIERS LIVRES IMPRIMES

Les incunables typographiques sont sortis du berceau de l'imprimerie. Ils parurent dans les premières années de sa découverte vers 1500. On les reconnaît à l'austérité et à la naïveté de leur charme. Des ornements encadrent le texte écrit en lettres gothiques et contenant des danses macabres, des calendriers, des préceptes d'hygiène. La première feuille reproduit assez souvent l'image du corps humain. Après Herneis le Romancier, qui semble avoir été le premier marchand de livres en renom, on cite à Paris: Antoine Vérard, Jean et Nicolas Bonfons, Jehan Trepperel, Lenoir, Niverd; à Lyon, Pierre de Sainte-Lucie. Leurs livres ressemblent à des manuscrits. Ils sont de grand format, à cause de la dimension des caractères. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on vit apparaître les petits in-40 et les in-80, et que les typographes introduisirent l'usage de l'interligne et de la ponctuation, puis substituèrent les caractères romains aux gothiques.

C'est l'époque des romans de chevalerie et des livres d'heures ou missels. Les illustrateurs de ces ouvrages s'inspirent des miniatures (Le Rouge, Vérard, Pigouchet, Simon Vostre). La gravure sur bois, d'abord grossière, et dont l'origine remonte à 1418, bientôt d'une délicatesse rare avec Geoffroy Tory et Jean Cousin, est remplacée au XVIe siècle par la gravure sur cuivre, en creux, sous l'impulsion de libraires comme le célèbre Plantin, d'Anvers.

On peut dire que, dès lors, le livre moderne est né.

Les mariages

Les statistiques du Bureau de Santé démontrent qu'il y a eu 4978 mariages à la Nouvelle-Orléans en 1920. Le mois de Juin de l'année passée a dépassé tous les autres mois et même tous les records, car il y a eu 426 mariages.

Nous espérons que Juin 1921 dépassera Juin 1920! Il nous semble qu'il y aurait une raison de plus cette année pour que les mariages soient plus nombreux, car enfin la vie étant moins chère, il sera tellement plus facile aux jeunes tourtereaux de bâtir leurs nids.

SUR LA TERRE ET SUR L'EAU.

On vient de faire, en Belgique, les essais d'un train qui peut circuler sur rail et dans l'eau. Ce train, dû à deux ingénieurs belges, MM. Goldschmidt et Vanderhaegen, peut transporter jusqu'à 300 tonnes. Il est actionné par un moteur qui agit tantôt sur les roues, tantôt sur un hélice. Ce train va être utilisé au Congo.